

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Fondée le 1er Septembre 1827
Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-News Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Propriété: M. J. A. D. O.
Géographes: A. B. de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'article 353 du Code de Commerce.
En Louisiane et au Mississippi, \$2.00 par an.
Pour le Reste des Etats-Unis, un an \$3.00.
Par mois \$0.25

COCAINISME ET MORPHINISME

On ne s'alarme pas assez, le législateur ne paraît guère s'inquiéter des nouvelles qui signalent tous les jours les ravages des stupéfiants, cocaïne et morphine principalement.

Nous sommes portés à nous accorder de tous les intoxiqués de la société, comme eux de leurs poisons favoris. Il en est même qui défrayent agréablement la chronique.

Pourtant, le péril est immense et profond. Il atteint surtout la jeunesse; il frappe l'esprit et le corps, sur lesquels son emprise mortelle ne se relâche jamais par la volonté de ses victimes; au contraire, celles-ci le recherchent; il les imprègne de son charme pernicieux et crée, dans leurs sens dominés, dans leur imagination délirante, le mirage du "paradis artificiel."

Le nombre de ces malades a quadruplé d'après les chiffres de l'an dernier. La guerre, avec ses soucis, les difficultés plus sérieuses de l'existence, la fatigue cérébrale née des privations et de la tourmente subies, ont engendré un trouble appelé psychose. L'abus des stupéfiants n'est rien de moins qu'une psychose, une maladie du cerveau. Elle peut avoir pour cause l'alcoolisme, ou bien l'intoxication alcaloïdique par morphine ou cocaïne.

Mais comment ces alcaloïdes, ces toxiques redoutables agissent-ils? Prenons d'abord la cocaïne. Elle s'extrait des feuilles de la coca, plante de l'Amérique du Sud. Les indigènes ont l'habitude de chiquer ces feuilles, d'où ils prétendent retirer une sensation de force, que nous savons être aujourd'hui absolument illusoire.

En 1862, les savants reconnurent à la matière cocaïnique, préparée en cristaux ou en poudre, la propriété d'assoupir, d'anesthésier. Et, de fait, à petites doses, la cocaïne est un excellent anesthésique local.

Plus curieux, les physiologistes ont étudié les effets des doses élevées ou répétées. Ils ont constaté une période initiale d'agitation, puis la sensibilité s'endort, les centres nerveux sont paralysés; il se produit un assourissement du calibre des vaisseaux artériels, ou vaso-contraction, amenant la décoloration des muqueuses et de la peau. Le visage et les mains sont alors froids et d'une pâleur extrême; on éprouve des frissons de fièvre. A la longue, il se manifeste des troubles de coordination des idées et des mouvements. Le cerveau est hanté par de délire, par des accès de fureur ou d'attardement; on est loquace, on rit pour retomber ensuite dans l'hallucination et l'angoisse. L'aspect du cocaïnomanie, avec ses pupilles dilatées, sa gorge brûlante, son désordre mental, est des plus caractéristiques. Il s'abaisse souvent dans son rêve et semble éprouver une somnolence léthargique; il sent parfois comme un ramper de fourmis sous son épiderme, et il s'efforce de les en arracher.

La morphine agit moins brutalement, tout en aboutissant à d'aussi tristes résultats. Cet alcaloïde s'extrait du pavot, dont le suc est l'opium. Ce sont les "larmes d'opium" que l'on recueille et façonne en boules, en petits pains. Elles contiennent 10 p. 100 du terrible poison, substance amère, plus soluble dans l'eau que la cocaïne, et dont l'emploi à très faible dose procure un soulagement contre la douleur.

Les effets de la morphine sont lents. On a une sensation de vie paisible et bête, de la faiblesse avec un léger tremblement des membres; les pupilles se ferment à demi, et alors se déroule tout le cycle des excitations cérébrales et hallucinations gaies que l'on vient de décrire.

A l'état chronique, on note des troubles digestifs, maigreur, insomnie; les yeux sont hagards, on paraît vieillir. Souvent, se déclare une furonculose grave, difficile à guérir. Il faut dire surtout que le morphinisme porte à la stérilité; il tarit, chez la femme la sécrétion du lait et affecte la vitalité générale des organes. Si quelques élégants des boulevards se plaisent à l'aspect terrifiant que la morphine leur donne, rappelons-leur aussi qu'elles abrègent et anéantissent leur jeunesse.

C'est en Asie, en Chine, que l'opium a le plus d'amateurs. Les fumeries y sont bien schalandées; le fumeur se sert d'une longue pipe qu'il bourne d'opium en boules, au moyen d'une aiguille; il l'allume et en aspire la fumée, tranquillement étendu sur le flanc. L'oisiveté de certains milieux, la société artistique qui ne mérite pas ce nom et le stock des épaves humaines, y entretiennent le même vice. En Europe, on a re-

parmi les meilleurs serviteurs de ce que la civilisation a de plus haut, de plus noble et de plus profond, n'eurent de cesse que leur patrie ne participât à cette lutte immense engagée contre les forces d'oppression. Ils y eurent un grand mérite, car il est toujours dangereux de jouer les apôtres. Mais ils connaissaient l'âme de leurs compatriotes, son ardeur et sa générosité. Il fallait la toucher. C'est à cela qu'ils s'occupèrent. Avec quel succès, il n'est pas besoin de le dire. On l'a vu dans l'ordre moral, on l'a vu aussi dans l'ordre matériel. Les Américains n'ont pas ménagé leur sang et non plus leur argent. Nous en avions, chez M. Deutsch de la Meurthe, le touchant spectacle.

L'on avait invité, en effet, une délégation de ces orphelins, qui doivent probablement la santé à M. Seymour Cromwell, qui recueillit pour eux ces millions et qui se dépensa si infatigablement pour leur porter secours. Une toute petite fille, blonde et pâle, dit à M. Seymour Cromwell, au nom de tous ses camarades, la gratitude que lui avaient vouée les enfants de France et dont ils ne se départiraient jamais. Qui qu'il puisse arriver, il y aura toujours entre l'Amérique et nous ces grands souvenirs de communion et de fraternité, aux heures tragiques où se décidait l'avenir du monde, dans l'héroïsme et dans la douleur; il y aura toujours les sourires de ces orphelins. Voilà des engagements spirituels qui équivalent peut-être à des traités.

C'est pourquoi les applaudissements qui avaient salué le discours de M. Deutsch de la Meurthe, redoublèrent lorsque M. Grignon, chef de cabinet de M. Poincaré, vint apporter à M. Seymour Cromwell, au nom du Président de la République et du président du Conseil, la rosette de la Légion d'honneur. Aucune décoration ne pouvait être décernée plus justement que celle-là, gaze trop faible d'une affection profonde, dont on voudrait que l'écho fût entendu aux Etats-Unis.

Mme Raymond Poincaré, le général Berdoulat, gouverneur militaire de Paris, M. Appell, recteur de l'Université, assistaient à cette émouvante cérémonie du souvenir et de la reconnaissance.—G. Ch.

LE MICROBE

Un microbe, on le sait, c'est un être tellement petit qu'on ne peut l'apercevoir qu'à l'aide d'un puissant microscope, c'est pourquoi bien des gens ignorent son existence ou même n'y croient pas; d'autres l'admettent mais s'en fichent royalement comme de leur première paire de chaussons. En qui, vraiment, cela peut-il bien les intéresser, qu'il y ait des petits animaux à peine gros comme la millième partie de la pointe d'une aiguille! Enfin, quelques rares bipèdes humains les étudient et observent leurs faits et agissements.

Ils prétendent même que ces microbes peuvent fort bien en avoir d'autres eux-mêmes (comme un chien qui a des puces) mais les sous-microbes, s'ils existent, sont tellement fluets qu'on ne les verra jamais et ils resteront toujours, pour les hommes, à l'état de simple supposition. Quand on cherche la petite bête, ça peut mener loin...

Il y en a cependant une espèce que nous pouvons examiner à notre aise, sans microscope, et sans nous fatiguer la rétine. Ce microbe-là s'appelle l'homme. Eh oui, parfaitement! Aujourd'hui où l'on parle tant de relativité c'est l'occasion ou jamais d'appliquer les nouveaux principes et l'on peut soutenir hardiment qu'entre un microbe invisible à l'œil et se nommant sarcine ou pneumocoque, et cet autre microbe de six pieds, pesant deux cents livres et s'appelant un homme, il n'y a aucune différence de grosseur.

Tout dépend de la manière d'envisager correctement les choses. Le pneumocoque, quand il se regarde lui-même se trouve certainement très beau, très bien fait et de belle stature; il en a plein les yeux de sa personne et ne se trouve pas plus petit, vis-à-vis de l'homme, que celui-ci ne se croit inférieur au globe terrestre dont il est à son tour le microbe...

Maintenant, il y a de joyeux comédiens le paradoxe et ils vont crier à la bonne blague! "On n'a-tout de même pas besoin, diront-ils, de lunettes pour apercevoir un homme!" Voilà qui n'est pas sûr. Pour bien distinguer un homme, il faut en être diablement près; si l'on s'en éloigne, on a besoin non pas d'un simple microscope, mais d'un télescope, lequel quoique très perfectionné sera bien vite impuissant pour peu que la distance augmente.

Un seul exemple et une seule preuve tout ensemble. Allons chez notre plus proche voisin du ciel, l'étoile Alpha du Centaure; elle n'est qu'à deux pas d'ici: vingt-sept mille milliards de milles en nombre rond. C'est une bagatelle car il y en a d'autres incomparablement plus éloignées. C'est néanmoins un léger bout de chemin et si nous y allions en aéroplane à l'allure de cent cilles à l'heure, sans arrêt ni jour ni nuit, il nous faudrait tout de même 30 millions 821 mille 917 années et quelques semaines pour faire le voyage. Transportons-nous-y par la pensée, ça va plus vite.

Nous y sommes. Eh bien, il y a

du changement dans le paysage? Notre soleil pourtant un million et trois cent mille fois plus gros que la terre n'est plus qu'une petite étoile de rien du tout... La terre? Où est-elle donc? Fttt... il n'y en a plus! A cause de la perspective due à l'éloignement, elle est comme collée au soleil, noyée dans ses rayons, et le plus malin des malins ne peut même pas se douter de son existence... Elle n'a même plus la valeur apparente de la millième partie d'une pointe d'aiguille.

Et les microbes variés, pneumocoques, sarcines, vibrions, diplobactéries et hommes qui l'habitent, qui pourrait croire à leur présence et ensuite établir une différence de grosseur entre eux? Le globe terrestre n'est déjà plus autant dire qu'à l'état de supposition, comme les microbes de tout-à-l'heure.

Notez que nous regardons cela de chez le voisin. Si nous allions un peu plus loin, dans l'étoile Polaire, au lieu d'un voyage de trente millions d'années, c'en serait un de plus de deux cent cinquante millions. Et la Polaire est une voisine encore. D'autres astres sont des milliers, des millions, des milliards de fois plus éloignés.

De là-bas, le soleil, la terre et sa lune, les autres planètes et tout le tremblement, ça n'existe pas plus qu'un poil sur un œuf ou que le bon sens dans une conférence internationale.

Voilà ce que c'est, l'homme. Voilà la place qu'il occupe dans l'immensité avec sa toupe terrestre! Et il se croit quelque chose! Il court après la gloire, la fortune et la renommée; il se remue, s'agite, se croit une puissance quand il a trois sous dans sa poche; il tourbillonne quelques secondes dans ces poussières et il s'imagine que l'Univers s'en aperçoit. O Microbe. —F. de Verneuil.

Les Ennemis de la Femme

PAR M. BLASCO IBANEZ

Sous ce titre, M. Blasco Ibanez, le célèbre auteur espagnol qui a écrit Arènes Sanglantes, Terres Maudites, Fleurs de Mai et Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, a publié un roman qui est bien de sa façon: pittoresque, animé, puissant. Nous en tirons ces pages:

Une nuit, en rentrant au palais Lubimoff après deux heures, le colonel s'aperçut qu'on soupait dans la grande salle à manger de gala. Les convives étaient au nombre de cinquante, mais il en vint beaucoup plus au cours de la nuit. Il semblait qu'une nouvelle eût couru à travers les lieux de plaisir de la capitale, attirant au palais toute la jeunesse libertine.

En face du prince Lubimoff avait pris place un lieutenant de cosaques, petit, félin, noirâtre, aux yeux d'Asiatique. Son uniforme fripé indiquait un voyage récent. Michel Fédor avait pour lui les plus grands égards, comme s'il était l'unique invité. Bien que Toledo connût tous les amis de la maison, il n'arrivait pas à mettre un nom sur ce cosaque rustique, qui semblait venir de quelque lointaine garnison sibérienne. Quelqu'un voulait bien dissiper ses doutes, et le colonel tressaillit en apprenant que cet homme était le frère d'une dame de la Cour dont on parlait précisément à cause de son excessive amitié pour Michel Fédor Lubimoff. Les deux hommes se dévisageaient avec intérêt, en portant à leurs lèvres sans mot dire d'énormes coupes de champagne. On entendait gémir au fond de la salle à manger les violons des trizganes. Plusieurs filles brunes aux tabliers rayés de différentes couleurs, dansaient autour de la table. Mais Don Marcos devinait quelque sinistre aventure.

—Léon, les sabres.

Le prince s'était levé, après avoir regardé sa montre, en jetant cet ordre à son domestique de confiance qui se tenait derrière lui. Tous les invités se précipitèrent aux portes. Chacun tenait à arriver le premier dans le jardin. Toute feinte était désormais sans objet; on attendait anxieusement le spectacle annoncé. Et le colonel trouva enfin quelqu'un qui lui parla clairement.

—Il est arrivé à la tombée de la nuit pour demander au prince d'épouser sa sœur. Un voyage de trente-huit jours... Le prince s'y refuse... Ce n'est pas tous les jours qu'on peut assister à cela... C'est la première lame de Sibérie.

Le jardin était couvert de neige. Il faisait encore nuit, et la lune éclairait de rayons obliques en allongeant démesurément l'ombre des arbres. Plus de cent personnes étaient groupées en deux masses noires sur les bords d'une allée. Le colonel vit arriver plusieurs domestiques: l'un d'eux apportait une paire de sabres et les autres de grands plateaux chargés de verres et de bouteilles.

Michel Fédor s'inclina courtoisement devant son ennemi. Ses yeux légèrement troubles, révélèrent seuls l'extraordinaire quantité d'alcool qu'il avait absorbé.

—Voulez-vous boire encore? Le cosaque le remercia d'un geste, et Toledo le vit se débarrasser de sa longue houppelande, garnie de car-touchières. Ensuite il enleva sa chemise, et ne garda que son pantalon et ses bottes. Puis il se pencha et,

saissant deux poignées de neige, il n'en enduisit le torse et en frotta ses bras nerveux.

Le prince, surpris, éprouva un léger frisson de froid ainsi que nombre de spectateurs. Mais il considérait comme indispensable d'imiter son adversaire, pour que les conditions du combat fussent égales. Tandis qu'il se dépouillait de son dolman, les étoiles rouges de plusieurs torches surgirent dans la pénombre lunaire du jardin.

Don Marcos vit les deux hommes face à face, nus jusqu'à la ceinture, le torse luisant et humide. Chacun d'eux tenait un sabre aiguilé comme une lame de rasoir.

"En avant!"

"Quelqu'un dirigeait le combat.

"Mais c'est de la folie! disait l'Espagnol. Ces hommes sont des sauvages!"

"Il n'osa exprimer tout haut sa pensée, un colonel devant être au-dessus de toutes les émotions.

Ils croisaient leurs sabres, s'élevaient, s'attaquaient. Le prince était ferme, l'autre avait une agilité de fauve. En les voyant tout rougeoyants, Toledo crut à un reflet des torches. Mais, au cours d'une passe de leur jeu mortel qui les rapprocha de lui, il s'aperçut qu'ils étaient couverts de sang. Une casaque de pourpre, divisée en laminières qui tremblaient dans un ruissellement incessant, s'étendait sur leur torse. Leurs bras tout blancs surgissaient de ce vêtement humide et chaud. Le prince paraissait le plus mal en point. Toledo aperçut tout à coup sur son front une profonde entaille. Puis il crut distinguer qu'une de ses oreilles était à moitié détachée du crâne. Souple comme un chat sauvage des steppes, le cosaque évitait toujours le sabre du prince. Nul n'osait intervenir; c'était un duel féroce, une lutte sans repos, sans quartier, dont l'unique terme possible était la mort d'un des combattants. Ils semblaient dans la rapidité de leurs gestes, ne former qu'un seul corps hérissé de blancs éclairs dans la pénombre des arbres; puis ils se séparèrent et se recherchaient de nouveau dans le cercle rougeoyant des torches.

Toledo entendit soudain un miaulement de douleur, un hurlement de bête surprise. Le prince était seul debout. Il avait tranché la jugulaire de son adversaire d'un coup de pointe. Il resta une seconde immobile, puis, la force surhumaine qu'il avait soutenue jusqu'à l'abandonna, il sentit s'abattre sur lui toute la fatigue de la lutte, et il s'affaissa dans les bras de ses amis. Parmi les spectateurs, il n'y avait pas un seul médecin. Personne ne s'était soucié de ce détail. Dans une rencontre qui ne pouvait avoir d'autre dénouement que la mort, cette précaution avait semblé inutile.

Tous les curieux quittèrent le jardin pour suivre le prince évanoui. Quelques domestiques restèrent auprès du cosaque, étendu la face contre terre. Figés dans des attitudes respectueuses, ils regardaient ses jambes s'agiter jour la dernière fois, son corps se vider lentement par le cou, et une tache noire s'étendre sur la neige, que l'aube livide peu à peu teintait d'azur.

L'Amour d'Armande de Bellescize

M. de Troussebois, maréchal de camp dans les armées du roi de France, avait émigré au début de la Révolution et s'était, avec sa fille, réfugié à Turin. Comme bien d'autres, il s'illusionnait, jugeant que l'orage ne durerait pas; comme bien d'autres aussi, il fut déçu dans cet espoir: le peu d'argent dont il s'était muni s'épuisa vite; ses biens de famille, situés à Cusset, dans l'Allier, se trouvaient séquestrés; il fut bientôt sans ressources; mais il n'était pas homme à se laisser abattre; accueilli avec faveur à la cour de Savoie, il comptait obtenir, si l'aventure se prolongeait, un grade éminent dans l'armée sarde, et en attendant, il cherchait un beau parti pour sa fille.

Armande était jolie, fine et frêle, blonde avec de larges yeux bleus, timide et très respectueuse des décisions de son père. Les soupçons ne lui manquaient pas. Après avoir hésité entre quelques gentilshommes bien rentés, Troussebois se décida en faveur d'un jeune émigré, le comte d'Harcourt, qui s'était montré auprès de la jeune fille particulièrement empressé. Il avait vingt et un ans, était de tournure agréable et portait l'un des plus beaux noms de France: au total un mari inespéré. Il demanda à Troussebois la main d'Armande, l'obtint, et c'est alors seulement que le maréchal de camp, autoritaire par tempérament et certain d'être obéi, avisa sa fille que, dans un délai de deux mois, elle épouserait l'homme qu'il avait choisi.

Il pensa étouffer de stupeur et de colère, quand Armande, en larmes, mais résolue, lui répondit qu'elle n'en ferait rien: elle aimait; elle aimait depuis plusieurs mois, et de toute la fougue de ses seize ans, un autre gentilhomme français, émigré lui aussi, Charles de Bellescize, d'une noble famille du Lyonnais, ex-officier, que des aventures—d'où son honneur, d'ailleurs, était sorti intact—avaient obligé de quitter l'armée: il était sans argent, sans moyen d'en gagner; ses parents, restés en France, ne passaient point pour riches; mais

il était brave, exalté, souple et fort, avait le teint bistre, les dents blanches, le cœur chaud et l'imagination ardente. Armande, passionnément éprise, estimait que ces avantages et ces qualités composaient la plus belle des dots. M. de Troussebois en jugeait autrement: il l'intima durement à sa fille qu'elle épouserait, au jour fixé, M. d'Harcourt, ou qu'elle entrerait dans un couvent pour n'en plus sortir de sa vie.

Armande s'inclina sans mot dire. La voyant très calme, le père la crut domptée; quelle vraisemblance que cette enfant, ordinairement si obéissante et si soumise, poussât l'indocilité jusqu'à se révolter contre l'autorité paternelle pour les beaux yeux "d'un aventurier sans sou ni maille"? Troussebois, assuré d'avoir vaincu cette résistance inattendue, était donc tout à la joie des préparatifs du mariage, quand, un matin, l'avant-veille du jour fixé pour la cérémonie, on lui apprit que sa fille avait disparu. Fou de colère, il se lance par la maison, ouvre les portes, fouille toutes les chambres, tempête, jure, sort dans la rue, s'informe, interroge, enquête: Armande a été enlevée par Bellescize qui, dans la nuit, vers deux heures, s'est embarqué avec elle sur la rivière; on ne sait de quel côté les deux fugitifs se sont dirigés. Ils n'iront pas loin, à coup sûr: le ruisseau n'est muni que de trois ou quatre cents livres empruntées à des amis; Armande a emporté seulement quelques hardes et une croix de chapeau sans valeur; la misère les livrera bientôt. Troussebois met en mouvement la police; lui-même va poursuivre les misérables; mais il est, comme Bellescize, sans argent; il perd du temps à négocier un emprunt, et quand il parvient, trop tard, à retrouver la piste des amoureux, "le forfait est consommé": un officier public et un prêtre ont marié, dans un pauvre village des environs de Gènes, Armande de Troussebois avec Charles de Bellescize.

Le père outragé rentre à Turin, pour y cacher "sa honte et sa douleur", bien déterminé à ne pardonner jamais.

Cependant les jeunes époux errants n'avaient pas renoncé à fléchir son ressentiment; Armande, heureuse et désolée, adressait à "son cher petit papa" lettres sur lettres pour implorer son pardon: "Je ne peux croire, écrivait-elle, que l'être qui a fait et doit faire pour toujours mon bonheur, puisse vous être désagréable... Malgré mes torts, vous m'aimez toujours, mon cher papa; eh bien, aimez aussi mon mari; regardez-le comme votre fils..." Le cher petit papa demeurait inflexible, jurait qu'un homme comme Bellescize, "coupable du crime le plus détestable, ne pouvait être estimé aux yeux des honnêtes gens", et il lui conseillait fortement "de ne jamais se présenter devant ses yeux." Armande cessa d'écrire; malgré sa joie de s'être donnée librement, elle était poursuivie par le remords "juste que dans les bras de son mari"; elle avait peur que la vie ne lui réservât quelque châtiement mérité, peur aussi de l'avenir qui se présentait difficile et menaçant.

Car Bellescize se trouvait sans ressources à Gènes; il essaya quelques travaux d'imprimerie, mais le gain était misérable. Il conjurait sa femme de rentrer avec lui en France; elle hésitait, espérant toujours attendre son père et obtenir la permission de le rejoindre à Turin. Pourtant le besoin pressait; elle consentit le cœur gros à quitter le Piémont: elle arriva en septembre 1792 à Lyon où Bellescize se disait sûr, grâce à d'anciennes relations, de gagner largement sa vie.

Il se met courageusement en quête; mais la France qu'il retrouve ne ressemble plus à celle qu'il a connue: Lyon est chaque jour aux prises avec l'émeute; les nobles y sont suspects; impossible de trouver un emploi. Pour comble d'inquiétude, Bellescize apprend que M. de Troussebois est sur sa piste: il a passé les Alpes, rôné en Suisse, séjourné à Genève; dans quelques jours il sera à Lyon. Il faut fuir; Bellescize, de ses derniers écus, achète un cheval et une charrette, et par les froides journées de l'automne finissant, il prend avec sa femme en cet équipage, afin de mieux dérouter les poursuites, le chemin de Paris. Les voilà dans la grande ville: lui n'y est jamais venu; Armande l'a longtemps habitée et sa mère y demeure encore; mais ce n'est pas à celle-ci que le couple fugitif demandera asile: quel accueil en recevra-t-il? Les jeunes gens, sous les noms du citoyen et de la citoyenne Régnaud, louent rue de Chartres, non loin du Carrousel, une mansarde meublée à l'hôtel de Bordeaux, que tient le citoyen Coudray. La maison est une repaire de filles; les passants y logent à la nuit, voire à l'heure, et c'est en cette repugnante promiscuité que va vivre désormais Armande de Troussebois. Sa seule crainte est d'être chassée de cet infâme taudis: l'hôtelier Coudray n'est pas un méchant homme; mais il aime à être payé et Bellescize n'a plus d'argent. Il court tout le jour cherchant de l'ouvrage; il rentre chaque soir sans en avoir trouvé, à bout de forces et bien près du désespoir. Armande, admirable de dévouement et d'énergie, écoute sans impatience son mari exposer ses projets de fortune. Elle se garde de dissiper la fumée de ses rêves, par crainte de le décourager. Elle l'exhorte à accepter quelque besogne de manœuvre qui leur permettra d'attendre des

jours plus heureux. Mais tout travail chôme dans Paris; les meilleurs ouvriers sont réduits à prendre une pelle et une pioche et à gagner, en travaillant sur les routes, vingt sous par jour en un temps où la livre épain coûte douze sous. Armande porte au Mont-de-Piété le peu qu'elle possède: un jour son châle, puis son corset; puis tard une petite dentelle, un caraco de molleton. Elle travaille le pour une couturière et parvient à gagner quelques sous. Durant ces tristes journées de ce triste hiver de 1793, elle est seule, penchée sur sa broderie, dans la mansarde sans feu, et quand le courage l'abandonne, elle écrit à son cher Charles des billets passionnés qu'elle n'osera pas peut-être lui faire lire le soir quand il rentrera; nos archives ont gardé quelques-unes de ces lettres adressées "au plus aimable, au plus charmant, au plus adorable des maris," et dans lesquelles la pauvre femme épanchait un peu de l'amour dont son cœur débordait.

Un jour, lasse de lutter, épuisée de faim et de froid, elle se décide à traverser Paris pour aller frapper à la porte de sa mère. C'est là-bas, dans le quartier du Marais, à l'angle des rues de Thorigny et du Parc-Royal, Armande reconnaît le confortable appartement qu'elle habita, avec ses parents, au temps de son enfance. La voilette dans le salon, honteuse et gênée. Mme de Troussebois retrouve à peine sa fille en cette pauvre et au visage pâli, aux yeux cernés, aux vêtements misérables. Que demande-t-elle? Ne sait-elle pas que M. de Troussebois vient d'arriver à Paris, toujours irrité, toujours intraitable? Par bonheur il est absent pour l'instant; mais s'il rentrait... Il faut qu'elle parte au plus vite, qu'elle ne reprenne plus... à moins qu'elle ne consente à revenir pour toujours, et seule: sa chambre de jeune fille l'attend, close et chaude; elle n'a qu'à en pousser la porte... Et Armande, indignée et sanglotante, descend l'escalier sans tourner la tête. Par les rues boueuses elle regagne sa mansarde glacée, son misérable nid d'amour.

M. de Troussebois fut jusqu'au bout implacable. Arrêté et condamné à mort, comprenant que sa vengeance lui échappait, il dénonça son genre comme ayant éméché. Bellescize, traqué à son tour, dut quitter l'hôtel de Bordeaux. Il parvint à loger Armande chez une pauvre ouvrière; lui, sans abri, erra pendant plusieurs jours par les rues, changeant de quartier chaque nuit, n'osant demander refuge à personne. A bout de souffler, il fut arrêté, conduit à la Conciergerie et condamné à mort. Et c'est alors qu'il dut à son amour pour sa femme une inspiration sublime. Il employa sa dernière nuit à écrire, pour Armande, toute une série de lettres, datées de jours dont il ne devait pas voir se lever les aurores; dans chacune d'elles, il donnait à sa bien-aimée des détails sur sa vie de proscrit, lui contant des aventures imaginaires, la préparant peu à peu à l'annonce de sa mort, qu'elle apprendrait ainsi longtemps après qu'il aurait péri. Dans la dernière de ces lettres, il plia une boucle de ses cheveux.

Depuis plus d'un mois il était monté à l'échafaud et Armande, qui dans sa retraite recevait à dates fixes les billets posthumes de son Charles, ignorait encore qu'elle était veuve. Un matin de floral, elle entend un "aboyeur" crier dans la rue le décret porté par la Convention contre tous les ci-devant nobles séjournant à Paris. Elle s'inquiète, descend, court au Palais de Justice, questionne, apprend que Bellescize n'est pas en danger... vu qu'il a été exécuté il y a environ six semaines. Alors, sans perdre un moment, la pauvre amoureuse se dirige vers l'Hôtel de Ville, demande à parler aux administrateurs de la police; on l'introduit, elle se nomme...

Le lendemain, son corps rejoignait dans la fosse commune de la Madeleine ceux du mari qu'elle avait tant aimé et du père impitoyable dont la rançune les avait conduits là.

G. LENOTRE.

L'ARBRE A PLUIE

Il existe, au Pérou, un arbre qui jouit de propriétés spéciales qui font faire dénommer "l'arbre à pluie." Lorsque la saison est sèche, que les rivières sont basses et que la chaleur est trop forte, cet arbre, au feuillage très abondant, condense la vapeur d'eau et la restitue en pluie. L'eau tombe de toutes les feuilles et s'écoule même du tronc. Ces arbres contribuent puissamment à la fertilité du sol.

On a calculé que 10,000 de ces arbres, plantés sur une superficie d'un kilomètre carré, produisaient journellement trois cent quatre-vingt-cinq mille litres d'eau.

VIOLENT INCENDIE A TAMPICO

Tampico, Mex.—Un violent incendie a causé d'importants dégâts dans le quartier d'affaires de Tampico vendredi matin. Trois personnes ont été tuées et douze gravement blessées. Les dégâts sont estimés à 5,000,000 pesos. Vingt-sept maisons de commerce ont été détruites, tandis que plusieurs autres ont dû être abattues pour prévenir l'extension du sinistre.

Monsieur—Lorsque je t'ai épousé j'étais fou.

Madame—Tu n'as pas changé depuis.